



Staats- und
Universitätsbibliothek
Bremen

Staats- und Universitätsbibliothek Bremen

DFG Projekt Die Grenzboten

Die Grenzboten

Berlin u.a., 1841 - 1922

Literaturblatt.

urn:nbn:de:gbv:46:1-908

wiziger Polnischer Köpfe, allein sie spiegeln die Zustände ab, und eben die Schärfe, mit der sie die Wahrheit treffen, ist ihr Witz, durch den sie den Werth wirklicher Begebenheiten und das schöne Loos gewinnen, von Munde zu Munde getragen zu werden.

L i t e r a t u r b l a t t .

Wilhelm Tell in Frankreich. Wir haben unsern Lesern versprochen, ihnen einige Fragmente von der Uebersetzung des Schillerschen Wilhelm Tell durch Herrn Sabathier mitzutheilen, welche mit Recht in den literarischen Kreisen von Paris Aufsehen gemacht hat, vorzüglich der Treue wegen, mit welcher nicht nur der Wortlaut, sondern auch die ganze Färbung der Sprache festgehalten ist. Bei den großen Schwierigkeiten, welche die Französische Sprache in dieser Beziehung darbietet, ist das Verdienst des Uebersetzers höchst anerkennenswerth. Außerdem ist von Interesse der Versuch, in ungereimten Alexandrinern eine poetische Haltung zu beobachten.

Wir geben den Monolog Tell's, welcher wol unsern Lesern ohne Ausnahme geläufig genug sein wird.

Tell (entre tenant son arbalète).

C'est par ce chemin creux qu'il doit passer; nul autre
Ne conduit du côté de Kussnacht. — C'est ici
Que j'accomplirai tout. — L'occasion est propice,
Là bas ce grand sureau me dérobe à ses yeux
Ma flèche de là haut peut sûrement l'atteindre;
Toute poursuite est vaine en cet étroit sentier. —
Finis ton compte avec le ciel, vicaire!
Tu dois partir, ton sable est écoulé.

Moi, je vivais tranquille et sans souci. — Ma flèche
N'allait jamais chercher que les fauves des bois,
Mes pensers étaient purs et de sang et de meurtre,
Tu m'es venu chasser du milieu de ma paix
A force de terreur; en poison de vipère
Tu m'as changé le lait de mes pensers pieux,
Tu m'as habitué aux choses monstrueuses —
Celui qui prit pour but la tête de son fils
Peut bien atteindre aussi le coeur d'un ennemi.

Mes deux pauvres enfants, innocents petits êtres,
Et ma fidèle femme, il faut de ta fureur
Les protéger, vicaire! — ah! de mon arbalète
Quand je bandais la corde, — et que ma main tremblait —
Quand ton diabolique et féroce caprice
Me forçait à tirer sur la tête d'un fils
Quand j'étais devant toi, suppliant et sans vie:
Alors je me jurai dans le fond de mon coeur
Ce terrible serment que Dieu seul peut entendre
Que pour mon premier coup le but que je prendrais
Devait être ton coeur. — Cette promesse faite
Au milieu des tourments de cette heure d'enfer
Est une dette sainte: et je paierai, Gessler.

Tu es mon seigneur, oui, le vicaire d'empire,
 Mais jamais l'empereur ne se serait permis
 Ce que tu fais — chez nous il t'envoya pour juge, —
 Juge sévère et dur, — car il est irrité —
 Mais non pas pour qu'ici dans ta rage meurtrière
 À tout impunément tu oses t'enhardir: —
 Il est un Dieu pour venger et punir.

Viens, toi qui m'apportas tant d'amères douleurs,
 Mon précieux joyau, mon trésor le plus rare,
 Viens, je te veux donner un but qui, jusqu'ici,
 À la douce prière était impénétrable —
 Mais il ne pourra pas te résister. — Et toi,
 Ma bonne corde, toi, qui m'as souvent, à l'heure
 De la joie et des jeux fidèlement servi,
 Ne m'abandonne pas en ce moment terrible!
 Aujourd'hui seulement encore, oh! tiens bon,
 Toi, qui donnais une aile à ma flèche mortelle —
 Si de mes mains sans force elle allait s'échapper
 Je n'en ai plus, hélas! d'autre à lancer.

(Des voyageurs traversent la scène.)

Je veux aller m'asseoir, là, sur ce banc de pierre,
 Mis pour que le passant y trouve un court repos —
 Ici nul n'est chez soi. — L'un se croise avec l'autre,
 S'en va rapidement et comme un étranger,
 Et ne s'informe pas de ses maux. — Ici passe
 Le marchand soucieux avec le pèlerin
 Lestement ceinturé, — le dévotieux moine,
 Le voleur morne et sombre et le gai ménétrier,
 Le muletier avec ses bêtes bien chargées,
 Qui vient de loin des lieux qu'habitent les humains,
 Car chaque route enfin vous mène au bout du monde.
 Tous suivent leur chemin pour s'en aller trouver
 Leurs affaires — et moi — la mienne est de tuer.

(Il s'assoit.)

Autrefois, chers enfants, quand s'éloignait le père,
 Ah! c'était une joie alors qu'il revenait;
 Il ne rentrait jamais chez lui sans quelque chose,
 Soit une belle fleur des alpes, soit encore
 Un oiseau rare, ou bien quelqu'une de ces cornes
 De bélier qu'en passant l'on trouve sur les monts. —
 Et maintenant il part, mais pour une autre chasse;
 Plein de pensers de meurtre il veille en ce chemin,
 La vie d'un ennemi c'est ici ce qu'il guette.
 Et pourtant, chers enfants, il ne pense qu'à vous,
 Pour vous défendre, vous, pour que votre innocence
 Soit tenue à l'abri des fureurs du tyran
 Il veut bander son arc pour tuer à présent.

(Il se lève.)

C'est une noble proie que je guette. — Un chasseur
 Ne se rebute pas, des journées tout entières,
 D'errer de tous côtés, dans le fort de l'hiver,
 De faire de grands sauts d'un rocher jusqu'à l'autre,

De gravir en rampant ces grands murs tout unis
 Où c'est avec son sang qu'il s'attache et se colle, —
 Pour atteindre à la fin quelque maigre chamois.
 Mais il s'agit ici d'un prix plus magnifique,
 Le coeur de l'ennemi mortel qui veut me perdre.

(On entend dans le lointain une musique joyeuse qui se rapproche.)

Je manie cet arc pendant toute ma vie,
 Je me suis exercé dans les règles de l'art;
 J'ai touché bien souvent dans le noir de la cible,
 Et rapporté du tir, en retournant chez moi,
 Maint beau prix — mais je veux aujourd'hui même faire
 Ici mon coup de maître, et gagner pour moi seul
 Ce qu'il y a de meilleur dans toute la montagne.

Zur Wochenschau. Die Nationalzeitung wundert sich über unsre Ansicht, eine neue Revolution gefährde die bestehende Kultur, und citirt, um uns eines Bessern zu überführen, eines der einfältigsten unter den reactionairen Blättern, in welchem mit dem gewöhnlichen dumms stolzen Ton ungebildeter Junker über die Deutsche Gelehrsamkeit gefaselt wird. Sie scheint uns damit beweisen zu wollen, daß die Reaction der Wissenschaft eben so feindlich sei als die Demokratie. — Wir haben das auch nicht einmal von der Bestern behauptet. Was überhaupt einzelne Menschen der Kultur direct schaden können, ist nicht erheblich. Unsre Meinung ist folgende: Es wird nicht zum zweiten Mal vorkommen, daß die Regierungen durch einen panischen Schreck, wie in den Märztagen, sich werden aus einander treiben lassen. Wenn man sie angreifen wird, so werden sie kämpfen, und sie werden siegen, wenn nicht bei den Gegnern der Grimm so groß ist, daß er Unmöglichkeiten überwindet. Im letztern Fall wird man versuchen, den Terrorismus einzuführen, man wird aber damit scheitern, weil das Deutsche Volk sich nicht so leicht discipliniren läßt; es wird daher die eine Hand sich gegen die andere aufheben, bis man sich in der Noth nach einem deus ex machina umsehen wird, möge dieser auch in Rußland sein. Da bei uns die Organisation nicht lange währen darf, weil uns sonst die Fremden überfallen, und da unsre Natur einer schnellen Organisation widerstrebt, so ist bei jeder Revolution, ganz abgesehen von der Noth der Gegenwart, die Zukunft einer Revolution für Deutschland eine ganz unberechenbare Größe. — Die Nationalzeitung hat die Bemühungen einzelner Gothaer „Hitzköpfe“, sich ihr anzuschließen, mit der kalten Verachtung des Türkischen Padiſchah abgewiesen, der sich bei den Streitigkeiten der Europäer als unbetheiligt ansieht. An sich haben wir Nichts dagegen, wir sind vielmehr eben so wie die Nationalzeitung der Ansicht, daß eine solche Allianz eine monströse sein würde. Allein zum allgemeinen Nutzen und Frommen sollte sich die Demokratie doch einmal darüber aussprechen, wie sie sich eigentlich die weitere Entwicklung denkt, und wie sie sich dabei zu verhalten Willens ist. Daß in der Demokratie die Männer der Zukunft schlummern, wissen wir aus mehreren gedruckten Büchern, z. B. aus Rogge, der sie in diesem Licht geschildert hat; aber wie sie sich den Uebergang in dieses bessere Sein aus diesem Jammerthal denken, darüber haben sie uns noch Nichts verrathen. Bei näherem Nachdenken werden sie leicht finden, daß sie selber in diesem Fall eine eben so undankbare Rolle spielen werden, als wir. — Sie hat uns neulich belehrt, daß die Demokratie eine Klasse bezeichnet, nicht eine Partei; ist dem so, so wird sie wenigstens bei der Verwaltung der „günstiger gestellten Minorität“ nicht entbehren können, und es wäre daher gut, wenn sie sich vorher schon bemühte, dieselbe aufzuklären.

Verantw. Red. **F. W. Grunow.** — Mitredact.: **G. Freytag** und **Julian Schmidt.**
 Druck von **C. E. Albert.**